

Frédéric Restagno: « Alors, je ne suis pas un bon chercheur! »

Les critères du « bon » chercheur sont-ils aisément quantifiables ? Non, souligne le physicien Frédéric Restagno, qui s'indigne dans une tribune au « Monde » de l'annonce d'Antoine Petit, président directeur du CNRS, d'une future loi « darwinienne » de programmation de la recherche et prône plutôt la collaboration.

Depuis plusieurs années, la recherche française est en souffrance. Cela se voit par exemple à travers la difficulté à attirer les étudiants vers la thèse et la recherche, la stagnation de l'effort national de recherche en terme de part du PIB, la pression croissante sur les appels à projets... Alors que le premier ministre s'était engagé à faire adopter en 2020 une loi de programmation pluriannuelle de la recherche, certains membres de la communauté scientifique s'étaient mis à espérer.

Il y aurait, en effet, tellement à faire pour que la situation s'améliore! Investir plus sérieusement comme le font d'autres pays (Chine, Allemagne, par exemple), permettre aux jeunes chercheurs et chercheuses d'obtenir le plus tôt possible un poste pérenne pour développer des idées innovantes... L'espoir était possible mais, dans une tribune parue le 26 novembre dans le journal *Les Échos*, le président-directeur général du CNRS, Antoine Petit, propose, lui, autre chose : « *Il faut une loi ambitieuse, inégalitaire - oui, inégalitaire, une loi vertueuse et darwinienne, qui encourage les scientifiques, équipes, laboratoires, établissements les plus performants à l'échelle internationale, une loi qui mobilise les énergies.* »

Cette phrase m'a fortement peiné: elle est la signature d'une divergence profonde entre la vision du dirigeant du plus grand organisme de recherche français et l'idée-même que je me fais de mon métier.

Le « *darwinisme* » qu'on nous propose aujourd'hui n'est en rien compatible avec l'idée de travail commun qui me paraît inhérente à la pratique de la recherche. Il s'apparente au darwinisme social ou « *spencerisme* », du nom du philosophe et sociologue anglais Herbert Spencer (1820-1903). Celui-ci, défenseur de l'Etat minimal, préconisait la suppression des institutions faisant obstacle à la lutte pour l'existence et à la sélection naturelle qui permettent l'élimination des moins aptes et la survie des plus aptes.

Les mots ayant un sens, ceux qui portent l'idée d'une loi « *darwinienne* » visant à encourager « *les plus performants* » sont d'autant plus inquiétants quand ils sont publiés dans une tribune écrite par un décideur. Et ils sont durs.

Quelles seraient donc, dans cette logique, ces institutions qu'il faudrait supprimer ? Une des particularités de la recherche française est l'existence des laboratoires, lieu de mise en commun des moyens et de discussions scientifiques. La pression pour en changer l'esprit est grande. Il s'agirait de transformer ce collectif en un « *star system* » constitué d'une juxtaposition d'équipes, construites autour de vedettes prétendument providentielles. Selon cette vision, les laboratoires ne sont que des hôtels à projets.

Dans ce même ordre d'idées, une autre institution qu'il faudrait supprimer semble être le chercheur fonctionnaire. Le principe consistant à assurer une sécurité matérielle à quelqu'un qui a décidé de consacrer sa vie à explorer l'inconnu serait aujourd'hui inadaptée.

Il faudrait aussi, et surtout, se séparer des moins aptes. En commençant par dénoncer et clouer au pilori ces derniers. J'imagine qu'il s'agit de celles et ceux qui ne publient pas assez ou dans des revues pas assez prestigieuses ? Ou qui ne posent pas suffisamment de brevets ? Qui ne créent pas de startups ? Il faudrait alors supprimer toute aide à celles et ceux qui essaient de survivre avec le petit budget qui leur est alloué; pointer du doigt ces chercheuses et chercheurs qui ne réussissent pas à obtenir ces financements internationaux dont la France ne tire pas assez parti.

Si la valeur de notre travail se mesure à l'aune de ces nouveaux critères, alors je ne suis pas un bon chercheur.

Je ne suis pas un bon chercheur car - même si j'ai parfaitement conscience que dans un contexte de pénurie budgétaire, chacun doit prendre sa part -, je pense qu'investir dans la recherche, c'est investir sur les temps longs, cultiver la sérendipité, permettre que de nouveaux champs disciplinaires émergent sans que cela puisse être programmé.

C'est évidemment une question de moyens, mais plus encore, d'état d'esprit : comme d'autres, je pratique une recherche que je soumetts à l'évaluation de mes pairs et qui est publiée dans des revues internationales respectées. Je forme des étudiantes et étudiants de master qui, parfois, se lancent ensuite dans une thèse. J'encadre des doctorants que je vois s'épanouir dans la pratique de la recherche – mais à qui je dois dire aujourd'hui qu'ils n'y trouveront pas de postes pérennes, en tout cas pas en France. Je discute avec des entreprises afin de faire émerger des questions scientifiques qui permettent de lever des verrous industriels. J'ai aussi une activité de diffusion des connaissances dans les écoles, les lycées et dans les médias. Je veux rester du côté de celles et ceux qui se battent pour faire humblement leur travail et faire avancer la recherche pas à pas.

Quant à ce cher Charles Darwin, peut-être faut-il le relire, lui qui écrivait: « *Si une tribu renferme beaucoup de membres (...) qui sont toujours prêts (...) à s'entraider et à se sacrifier au bien commun, elle doit évidemment l'emporter sur la plupart des autres tribus ; or c'est là ce qui constitue la sélection naturelle.* » La communauté scientifique doit se mobiliser pour défendre une vision collective du travail scientifique, incompatible avec une conception violente des rapports sociaux dans la science.

Frédéric Restagno Physicien, chercheur au CNRS, Laboratoire de physique des solides, Université Paris-Saclay.